

Mémoire Spiritaine

Volume 1 *De l'importance des Ancêtres pour inventer l'avenir...*

Article 6

April 1995

Les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Histoire d'une fondation

Josefa Maria Fernandes

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>

 Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

Fernandes, J. M. (2019). Les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Histoire d'une fondation. *Mémoire Spiritaine*, 1 (1). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol1/iss1/6>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in *Mémoire Spiritaine* by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

Les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit Histoire d'une fondation

*Sœur Josefa Maria Fernandes**

Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir publier dans le premier numéro de cette revue un article sur la fondation des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Eugénie Caps prend tout naturellement sa place aux côtés des autres fondateurs de la famille spiritaine, féconde de siècle en siècle : Poullart des Places au XVIII^e, Libermann au XIX^e, Eugénie Caps au XX^e... Et la liste n'est pas close. Cette rubrique, Autour des fondateurs, s'intéressera aux fondateurs/fondatrices issus de l'effervescente souche spiritaine en divers continents et à diverses époques.

Soulignons le grand intérêt de l'article de Sœur Josefa Maria Fernandes. Les spiritaines ont peu publié sur leurs origines, sinon à usage interne : le temps est venu d'écrire l'histoire et de la faire connaître. Sœur Monique Lamouroux a retravaillé avec la rédaction pour une mise au point rigoureuse de ce texte dont on peut souhaiter qu'il ne soit que le prélude à l'édition scientifique de Notes et documents relatifs à la Fondation et à l'Histoire de la Congrégation des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit.

* Spiritaine, a travaillé pendant 24 ans en Angola comme infirmière. De 1977 à 1989, conseillère générale des sœurs spiritaines, elle s'est intéressée aux archives de sa congrégation et a rédigé, en 1986, un fascicule photocopié de 21 pages : *Sœurs missionnaires du Saint-Esprit. Notre fondation. Contexte historique*, d'où est tiré le texte de cet article. La Sœur Josefa Maria Fernandes est actuellement supérieure principale des communautés de sœurs spiritaines en Angola.

Photo : Arch. Sœurs spiritaines



**Eugénie Caps, en 1914,
engagée à la Croix-Rouge.**

Née à Loudrefing (Moselle) le 3 juin 1892, Marie-Eugénie Caps avait huit ans quand sa famille alla habiter Bouzonville où son père était chef de gare, avant d'être muté à Ancy-sur-Moselle.

En 1910, après le décès de son père, Eugénie, sa mère et ses deux frères retournent se fixer à Bouzonville. Elle y rencontre l'abbé Eich qui l'affermir dans sa vocation religieuse. Avec quelques amies, elle forme le noyau d'une famille spirituelle dont elle fait état dès les premiers contacts avec les spiritains de Neufsgrange.

Par leur intermédiaire elle est présentée à Mgr Alexandre Le Roy, Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit. La fondation a lieu le 6 janvier 1921 à Farschwiller, avec Eugénie et les deux compagnes restées à ses côtés.

En 1927, un premier chapitre désigne la Sœur Michaël Dufay comme Supérieure générale. Eugénie, après avoir organisé les communautés de Mortain (Manche) et d'Alex (Drôme), se retire à Montana (Suisse), où elle meurt le 16 mars 1931, à l'âge de 38 ans.

I - 1892-1921 : Tours et détours d'un appel à la Mission

Marie-Eugénie Caps, son enfance, sa jeunesse¹

Marie-Eugénie Caps naquit le 3 juin 1892 à Loudrefing (Moselle), dans une famille que des circonstances malheureuses avaient appauvrie : elle-même explique, dans ses notes personnelles, que ses grands parents paternels étaient assez riches, mais que son père, encore très jeune, avait été spolié de son héritage. Il était ensuite devenu employé de chemin de fer. Par sa mère; Eugénie est parente du Bienheureux Jean-Baptiste Moye², fondateur des congrégations de la Divine Providence de Portieux et de Saint-Jean de Bassel.

Avec ses deux frères (elle était l'aînée), Camille et Abel³, sa première enfance se passa heureuse au sein d'une famille chrétienne, où l'on faisait la prière en commun et où tout était orienté vers Dieu. Elle fréquenta l'école enfantine des Sœurs de Saint-Jean de Bassel et fut, toute petite encore, attirée vers tout ce qui touchait *les missions* : l'Œuvre de la Sainte-Enfance, les récits missionnaires exerçaient déjà sur elle une profonde impression. Dès le premier éveil de sa raison, elle fut résolue à se consacrer à Dieu. Dans son cahier *Ma Vocation*⁴, elle raconte comment un jour elle était assise à côté de la sœur et la regardait : « J'avais un désir profond d'être un jour *sœur* aussi ; à partir de ce moment, je puis faire remonter ma vocation religieuse⁵ ».

Après la mutation de son père dans une gare près de Bouzonville (Fils-troff), elle fréquenta l'école de cette localité. Le 29 mai 1904, elle fit, à Bou-

1. Arch. Srs sp. 10 G 1. La source principale utilisée est le manuscrit de Sœur Élise Muller : *Origine de la Congrégation* (daté du 4 mars 1966). Sœur Élise Muller (1901-1970) fait partie du premier groupe de Farschwiller. *Inébranlablement*, elle soutient Eugénie Caps dans son *entreprise* (c'est elle qui emploie ces mots). Avec Eugénie, elle maintient, à travers toutes les difficultés, l'optique de l'institut : *pour les missions*. De 1930 à 1945, elle travaille à la Martinique. Après un séjour à Montana (Suisse), elle est conseillère générale de 1955 à 1965. Sa contribution fut très importante pour retracer l'histoire de la congrégation.

2. Bienheureux Jean-Martin Moye (1730-1793), de la Société des Missions Étrangères, il fut missionnaire en Chine, de 1771 à 1784. Il sera béatifié en 1954. Voir : Jean GUENNOU *Une spiritualité missionnaire, le Bienheureux Jean-Martin Moye*, Apostolat des éditions, Paris, 1970, 272 p. (avec une bibliographie qui cite treize ouvrages ou articles).

3. Camille (1894-1969), marié, en 1924 à Anne Koch (1894-1977), exerçait la profession de tourneur. Le couple eut un enfant, Marcel, décédé à Bouzonville en 1989. Abel (1907-1972) a fondé une famille de neuf enfants. Son épouse vit toujours à Bouzonville.

4. Arch. Srs sp. 3 A 2 d. Le texte de *Ma Vocation* peut être consulté dans un fascicule photocopié de 48 pages paru en avril 1993. C'est à cet ouvrage qu'on se référera pour les citations.

5. *Ma Vocation*, p. 3.

zonville, sa première communion, soigneusement préparée par sa maîtresse de classe. L'année suivante, le 18 juin 1905, eut lieu ce qu'on appelait en Lorraine *le renouvellement*, où les enfants qui avaient fait leur première communion l'année précédente renouvelaient leur communion dans une cérémonie solennelle. A ce moment, Eugénie se sentit poussée intérieurement à se consacrer à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle, afin d'appartenir à Dieu, entièrement. Le 31 mai 1906, elle reçut la confirmation et dès lors la dévotion au Saint-Esprit grandit et s'affermir en elle.

Cette même année 1906, au mois d'août, son père fut muté chef de gare à Ancy-sur-Moselle, pas loin de Jouy-aux-Arches, où, une quinzaine d'années plus tard, elle fonderait son noviciat. Il fallait donc quitter le pensionnat de Bouzonville et suivre ses parents à Ancy. Là, son père l'initia au travail de bureau, comptabilité et tenue des livres ; elle suivit aussi des cours de couture et de repassage et apprit à manier les machines à tricoter. Elle avait une vie très retirée, vie de prière et d'union à Dieu, se préparant à *entrer en religion* quand l'heure en serait venue.

En 1910, son père qui souffrait d'une maladie de cœur, fut atteint par la scarlatine et succomba en quelques jours (le 6 mars 1910). Eugénie ressentit douloureusement cette perte.

A Bouzonville. Sa vocation missionnaire

Quelques mois plus tard, Mme Caps, avec ses trois enfants, décida de retourner habiter Bouzonville. Eugénie avait 18 ans. Son frère le plus âgé (il avait alors 16 ans) n'avait pas fini l'apprentissage de son métier. Elle trouva du travail dans une banque et devint ainsi le soutien de sa famille.

A Bouzonville elle reprit contact avec ses anciennes maîtresses et avec une amie, compagne de classe, Marguerite Divo⁶, qui, elle aussi, aspirait à la vie religieuse. Toutes deux cherchaient une congrégation où elles auraient l'assurance, en y entrant, de pouvoir partir en mission. Sur place, les congrégations existantes ne pouvaient leur donner satisfaction sur ce point. Alors qu'elle en était à cette étape de recherche, un jour de l'année 1912, une revue de *L'Enfant-Jésus de Prague* parvint entre ses mains, avec, dans ses pages,

6. Eugénie et Marguerite, durant leur enfance et leur jeunesse s'encouragèrent mutuellement pour une vie plus profonde d'union à Dieu et de don effectif aux autres. Marguerite ne s'engagea pourtant pas dans la fondation avec Eugénie, mais entrera dans une autre congrégation religieuse.

la poésie du Père Alexandre Le Roy⁷ : *Je veux être missionnaire*. A cette lecture sa vocation missionnaire se trouva singulièrement raffermie.

En septembre 1913, vint à Bouzonville comme vicaire, M. l'abbé Jacques Eich. C'était un saint prêtre, mystique qui vivait en grande familiarité avec Dieu. Ses nombreux écrits et les témoignages des gens de Bouzonville, où il a été vicaire pendant 18 ans, et de Forbach, d'où il était originaire, l'attestent. Il avait la hantise de Dieu et des âmes et aurait voulu porter tout le monde à cette vie d'union intime à Dieu. Ordonné prêtre en 1910 et s'inspirant du *tout restaurer dans le Christ* de saint Pie X, il avait conçu le plan de fonder une nouvelle congrégation qui, par branches multiples atteindrait toutes les misères humaines, pour y étendre le règne du Christ. Après avoir été, pendant un an, professeur au séminaire de Bitsch, il fut nommé vicaire à Petite-Rosselle, en Moselle. Il tenta d'y réaliser ses idées en rassemblant quelques jeunes filles, mais cet essai tourna court. Il accepta humblement cet échec, comprenant que ce n'était pas encore l'heure de Dieu et attendant la manifestation de la volonté divine par un signe providentiel. En 1912, l'évêque de Metz, Mgr Benzler⁸, lui donna une nouvelle affectation : à Bouzonville, toujours comme vicaire.

Marie-Eugénie avait alors l'habitude de se confesser à l'archiprêtre de la paroisse. Un jour, elle eut l'idée de s'adresser, une fois en passant, à l'abbé Eich. Celui-ci lui fit une exhortation sur l'union avec Jésus, dans un langage qui l'inquiéta et, tout en l'écoutant, elle se disait : « Je ne retournerai pas chez lui ». « Vous avez peut-être pensé ne plus revenir chez moi, lui dit l'abbé ; faites comme vous l'entendez, si vous voulez vous perdre. » Elle fut impressionnée ! Comment avait-il pu savoir ce qu'elle pensait ? Dès lors, l'abbé Eich devint son directeur spirituel et il la poussa à l'union intime avec Dieu. Il élargit ses horizons, lui permettant, par exemple, de communier plus souvent et même tous les jours. Eugénie déclara : « Une vraie conversion s'opéra en moi⁹. »

Un jour elle fit part à son directeur de son désir d'entrer dans la vie religieuse consacrée, mais à ce moment-là, il lui répondit qu'il ne croyait pas

7. *Ma Vocation*, p. 18. La poésie du P. Le Roy y est citée en entier. C'est probablement pendant son séjour (de 1878 à 1880) au collège de Cellule (Puy-de-Dôme) que le père Le Roy, qui y animait une *Académie littéraire*, composa cette poésie. Au moment où elle tombe sous les yeux d'Eugénie, Mgr Le Roy est, depuis 1896, Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit. On verra plus loin le rôle qu'il sera amené à jouer dans la fondation des spiritaines.

8. Mgr Willibrord Benzler : né en 1853, bénédictin de Beuron, abbé de Maria-Laach en 1893 ; évêque de Metz de 1901 à 1919.

9. *Ma Vocation*, p. 19-20.

qu'elle avait la vocation religieuse. Eugénie en fut déconcertée, se demandant si l'abbé Eich la comprenait bien ; mais les choses en restèrent là pendant quelque temps.

Dans son *Journal d'âme*¹⁰, elle écrit, le 20 avril 1915 : « J'offris la sainte communion pour savoir de Jésus s'il avait désigné mon confesseur, M. l'abbé Eich, pour me diriger. Voici la réponse qu'il me semble avoir reçue de Jésus : *Dis-lui que je le veux ; qu'il ait courage et confiance ; que j'ai eu pitié de toi. Il doit te diriger, mais toi tu dois lui obéir.* »

Camille, le frère d'Eugénie, avait été mobilisé dans l'armée allemande, en 1914, au début de la *Grande Guerre*. Pendant toute la durée des hostilités, il fut maintenu sur le front, à la Marne, à la Somme, à Verdun, et sa famille n'espérait plus le revoir.

L'abbé Eich avait permis à Eugénie de communier tous les jours, mais la communion devint son grand tourment. Son âme était dévorée du désir de communier et, quand elle s'approchait de la sainte table, elle était envahie de scrupules et ne se trouvait jamais assez digne. Cependant, dans l'obéissance à son directeur, elle retrouvait la paix. L'affaire de sa vocation ne cessait de la préoccuper. Malgré l'avis contraire de l'abbé Eich, elle restait persuadée qu'elle était appelée à la vie religieuse et, pas un instant, elle ne douta que cette vocation se réaliserait un jour... Mais comment ?

25 avril 1915 : La vision. Les débuts de l'œuvre

Le 25 avril 1915, pendant son action de grâces, Eugénie eut une vision : elle vit une assemblée de religieuses qui augmentait et se multipliait sous ses yeux et, intérieurement, elle comprit qu'elle serait la mère d'une nouvelle œuvre de sœurs missionnaires ; qu'il fallait qu'elle en parle à son directeur et que tous les deux devraient s'en occuper. Elle sortit de la vision toute étourdie : comment s'y prendre pour dire cela à son directeur, alors qu'il ne la croyait pas faite pour la vie religieuse ? Surmontant son effroi, le soir même elle lui écrivit un billet avec ce texte :

« Loué soit Jésus-Christ !

Mon Jésus aidez-moi !

Mon père, faut-il vous le dire oralement, ou faut-il vous l'écrire ici ?

10. Arch. Srs sp. 3 A 2 a-b-c. *Journal d'âme* est l'appellation attribuée au journal écrit par Eugénie ; mais elle-même ne lui avait pas donné de titre.

Dans le recueillement de l'action de grâces, après que j'aie communié ce matin, Jésus me fit comprendre qu'il demande une nouvelle œuvre de sœurs missionnaires, et que vous et moi devons être les premiers à nous occuper de cela.

En même temps, j'entendis ces paroles en moi : *Dis à ton confesseur que je le veux, qu'il ne doit pas approfondir davantage, que ce qu'il veut commencer réussira. Il ne doit pas tarder si longtemps. Pas encore de suite.*

Mon Père, qu'allez-vous penser de cela ? Il va falloir que je vous en parle et m'explique. Je serai peut-être repoussée, je le crains même, mais pour Jésus je ne perdrai pas courage, car sa volonté se réalisera.

Quand pourrai-je vous parler ?

Vive Jésus ! Votre pénitente, Eugénie¹¹ ».

Dans l'entretien qui suivit, l'abbé Eich se montra fort étonné, révélant que lui aussi songeait, depuis longtemps, à la fondation d'une nouvelle œuvre. Il voyait là l'indication de la Providence ; ce qu'il attendait. Marie-Eugénie avait bien compris, dans son intuition au cours de son action de grâces, qu'il s'agissait d'une nouvelle œuvre missionnaire. Mais pendant plusieurs jours elle hésita, croyant impossible d'accepter pareille entreprise. Dans l'intérieur de son âme, ce fut un vrai drame. Elle ne retrouva la paix qu'en acceptant *tout ce que Dieu voulait*, c'est-à-dire : être la fondatrice et la première supérieure de la nouvelle œuvre.

L'abbé Eich lui remit un règlement de vie et le projet de son œuvre à lui : pour de bonnes et pieuses personnes vivant dans le monde, formant une famille spirituelle de contemplation et de vie d'union à Dieu, plusieurs branches, dont une œuvre d'institutrices qui auraient pour but d'élever les enfants selon l'esprit de l'Église et une autre pour celles qui voudraient aller en mission. La même spiritualité, basée sur le *Cantique des cantiques*, une vie très mystique, devait unir les différentes branches entre elles.

Eugénie écrit dans son cahier : « L'œuvre de mon directeur était plutôt une œuvre universelle, s'adaptant à toutes les nécessités de la vie chrétienne. Je ne comprenais pas trop ce qu'il voulait. Au cours des années s'y ajoutèrent encore une œuvre de servantes de prêtres, une œuvre de contemplatives d'adoration (qui accepterait des personnes infirmes ne pouvant entrer dans d'autres congrégation), une œuvre de vierges catéchistes qui iraient faire le catéchisme à domicile, etc.¹² »

11. Arch. Srs sp., 3 A 2 c.

12. Arch. Srs sp., 3 A 2 d.

Très vite les difficultés commencèrent. Dans sa vision, Eugénie avait vu et compris qu'il s'agissait *d'une nouvelle œuvre de sœurs missionnaires*. Tout le reste ne pouvait donc pas la concerner ; et pourtant Dieu l'adressait à M. l'abbé Eich pour qu'il la dirige. Elle écrit dans son cahier : *Les plus grandes difficultés vinrent de mon directeur*.

Cela se passait en 1915, en pleine guerre : de toutes façons, rien ne pouvait s'entreprendre dans l'immédiat. D'un commun accord, comprenant bien qu'aucune activité apostolique ne pouvait se concevoir sans une vie d'union à Dieu très intime, l'abbé Eich et sa dirigée décidèrent de cultiver une vie d'oraison et de contemplation. Les grandes dévotions d'Eugénie étaient : l'Eucharistie, le Saint-Esprit, le Saint-Cœur de Marie, saint Joseph (*son homme d'affaire*, comme elle disait) et son Ange gardien. Cette dernière dévotion lui avait été inculquée par sa grand-mère maternelle. Eugénie raconte à plusieurs reprises comment son Ange la défendit dans des moments de danger.

Elle se complaisait dans cette vie d'union à Dieu. Souvent, dans ses notes intimes ou dans d'autres écrits, on trouve des phrases comme celle-ci : « Je ne peux concevoir une vie active qui ne soit basée sur une vie très, très intime avec Dieu. » Mais d'autre part, ce n'était pas la contemplation (quelle appelait *son Carmel*) qui seule l'attirait ; elle ne la séparait jamais *d'une grande activité missionnaire*. Elle voulait *les deux*.

Ainsi se passèrent les années 1916 et 1917. Un petit groupe d'amies se constitua autour d'Eugénie et de l'abbé Eich, noyau d'une famille spirituelle, dont parlera Eugénie plus tard, quand elle s'adressera aux spiritains de Neufgrange, et dont elle fut l'âme. Pour des raisons de prudence, elle évitait de se trouver trop souvent de façon prolongée avec l'abbé Eich. Lui aussi préférait procéder par échange de billets et de lettres ; ce qui nous permet d'avoir aujourd'hui, dans les archives des spiritaines, un lot important de ces écrits : on y voit clairement l'évolution de l'œuvre et la profondeur spirituelle de la vie du groupe. Pour éviter les conséquences possibles en cas de perte de ces billets, les correspondants adoptèrent des pseudonymes, des noms mystiques. Marie-Eugénie prit le nom de *Marie Gemma* (de Marie Gemma Galgani¹³) et l'abbé Eich celui de *Frère Gabriel* (Gabriel Possenti¹⁴, âme très unie à Dieu et d'une mortification admirable).

13. Gemma Galgani (1878-1903), stigmatisée, sera canonisée en 1940.

14. François Possenti, dit Gabriel des Sept-Douleurs (1838-1862), sera canonisé en 1920.

Pendant tout ce temps, l'abbé Eich ne cessait de faire des plans, d'écrire des règlements et des projets qu'Eugénie ne comprenait pas et qui la plongeaient dans d'indicibles tourments. Elle n'avait compris que *uniquement missionnaire* et elle le rappelait avec respect, mais fermement à l'abbé. Celui-ci devint dur pour elle et la mit à l'épreuve de bien des façons. Parfois elle doutait : « Était-il bien vrai que Dieu lui demandait de faire cette nouvelle œuvre de sœurs missionnaires ? N'était-elle pas le jouet de son imagination ? Comment Dieu ferait-il pour démêler cette œuvre, uniquement missionnaire, de tout le mélange de son directeur ? » Elle ne se calma que dans un acte d'entier abandon. Que de fois elle écrit dans son cahier : « Oh ! j'ai confiance, mon Jésus, si vraiment vous voulez cette œuvre, vous saurez bien tout conduire à bonne fin. Comme Dieu le veut ! »

« Maintenant, il faut agir »

Son frère Camille était toujours au front, dans les endroits les plus exposés et on n'osait pas compter sur son retour. Eugénie ne pouvait pas songer à partir *en mission* et laisser sa mère seule. Elle demanda à Dieu de lui donner comme signe certain de sa volonté, le retour de son frère. Et voici qu'en 1918, aussitôt la guerre finie, le 12 novembre, son frère rentre à la maison, sain et sauf¹⁵ !

Maintenant il faut agir, dit-elle. Avec l'abbé Eich, elle chercha l'appui d'un évêque ou d'une congrégation missionnaire. Ils entreprirent plusieurs démarches : auprès des montfortains, de Mgr Allgeyer¹⁶, évêque missionnaire de passage à Bouzonville, de l'évêque de Quito¹⁷, en Amérique du Sud, auquel ils envoyèrent une lettre, etc. ; tout cela sans résultat concret.

Entre temps, l'abbé Eich se mit dans l'idée qu'Eugénie avait plutôt une vocation de carmélite et il l'envoya se présenter au Carmel de Metz. La Mère Prieure lui dit d'attendre : *Dieu lui montrera sa voie*.

En 1917, on se préoccupa du nom de la nouvelle œuvre. L'abbé Eich, s'inspirant de sa spiritualité basée sur le Cantique des cantiques, proposa : *Les*

15. Là se termine *Ma Vocation*, texte écrit par Eugénie au cours de son séjour (1926-1931) à Montana (Suisse), à la demande de son directeur de conscience, le P. João Da Cruz. Elle remit son manuscrit à ce dernier le 28 mars 1928.

16. Mgr Emile Allgeyer (1856-1924) : spiritain, vicaire apostolique du Zanguebar (1897-1913). Notice biographique : *BG*, t. 31, p. 693 et ss.

17. Sans doute une connaissance de l'abbé Eich qui, pour ses projets s'est mis en rapport avec beaucoup de monde.

dernières épouses de Jésus, ou *Les petites épouses de Jésus*. Mais Eugénie trouvait que ce nom ne convenait pas à des missionnaires. Un jour qu'elle était en prière, réfléchissant à un nom possible, il lui sembla entendre clairement : *Filles de mon cœur*. Elle pensa d'abord au Cœur de Jésus, mais en arrivant à la banque où elle travaillait, elle ouvrit le pupitre de son bureau et une image du Saint-Cœur de Marie tomba d'un livre entre ses mains, en même temps qu'elle *comprendait intérieurement* : *Filles du Saint-Cœur de Marie*. En méditant ce fait, elle se dit que la détresse de millions d'âmes de la race noire, en Afrique, devait retentir douloureusement dans le Saint-Cœur de Marie, qui les portait toutes dans son cœur afin de les conduire à Jésus ; tout comme une congrégation missionnaire devait être un instrument de salut pour les âmes abandonnées entre ses mains.

La spiritualité libermannienne

On cherchait aussi à définir et à concrétiser l'esprit qui devait inspirer la nouvelle société. De nombreux billets échangés entre l'abbé Eich et Eugénie, en parlent. On conclut qu'il fallait aux missionnaires un esprit d'union à Dieu, basé sur l'esprit de sacrifice et de renoncement, pour pouvoir faire œuvre de salut chez les païens. On était alors en 1919 et, à l'époque, les expositions missionnaires étaient à l'ordre du jour. A l'une de ces expositions, Eugénie acheta la *Vie du vénérable Libermann*. Elle lut et relut le livre et en fut éblouie, déclarant à l'abbé Eich : *Voici notre esprit tout trouvé !* Ainsi, Eugénie choisit, pour sa congrégation, la *spiritualité libermannienne*. Élève des sulpiciens à Issy-les-Moulineaux, Libermann s'était familiarisé avec la spiritualité de l'*École française* de M. Olier, fondateur des sulpiciens. Plus tard, son expérience personnelle de Dieu et sa pratique missionnaire à la tête de sa congrégation, lui avaient permis de *personnaliser* cette spiritualité. Marie-Eugénie s'y retrouva tout à fait. Elle sentit que le moment était venu des avancées décisives. Elle déclara à l'abbé Eich : « Jusqu'ici vous avez mené les choses ; mais maintenant, c'est moi qui les prendrai en mains ; je veux absolument conférer avec une congrégation missionnaire. » L'abbé Eich y consentit et lui indiqua que les spiritains, fils de Libermann, avaient une maison à Neufgrange¹⁸, en Lorraine.

18. Fondé en 1904, l'Institut Saint-Joseph de Neufgrange était alors le noviciat des Frères de la Congrégation du Saint-Esprit.

Les spiritains de Neufgrange

Quand elle apprit qu'il s'agissait de la Maison Saint-Joseph, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, elle s'exclama : « C'est de là que nous viendra le secours ! » Sans tarder, elle se mit en relation avec les spiritains de Neufgrange, par une première lettre, du 30 octobre 1919. La réponse, peu encourageante aux yeux de l'entourage d'Eugénie, non seulement n'entama pas sa confiance, mais lui insuffla une nouvelle ferveur. Dans une deuxième lettre (du 25 novembre) au supérieur de Neufgrange, elle expliqua un peu plus son projet : « Ce qui nous importerait grandement maintenant, Très Révérend Père, ce serait de bientôt savoir si vous seriez disposés à faire quelque chose pour nous ; en particulier, si vous ne voudriez pas accepter notre bonne volonté pour être formées au but que nous croyons devoir nous proposer et pour nous constituer en communauté entre vos mains et sous votre direction, dans le but de vous appartenir directement comme vos aides et vos petites sœurs. Nous serions alors *Filles du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie* de la Lorraine... Nous aimons beaucoup du reste la Congrégation du Saint-Esprit. Depuis assez longtemps nous sommes convenues de consacrer le lundi au Saint-Esprit. Puis nous aimons souverainement le Cœur Immaculé de Marie... Puis le vénérable Libermann, dont nous avons la biographie et les écrits. C'est notre vicaire actuel, M. l'abbé Eich, qui, dans sa grande dévotion au vénérable Libermann, nous a inspiré son amour et sa vénération pour la Congrégation du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie... »

A cette deuxième lettre, le supérieur de Neufgrange, le P. Claus¹⁹, répond longuement, le 1^{er} décembre 1919. Il écrit entre autre : « Mesdemoiselles, Vous persistez dans votre idée et vous désirez encore une fois entendre ce qu'on pense à Neufgrange. Je vais vous le dire sans détour. Aussi longtemps que l'autorité ecclésiastique ne s'est pas prononcée pour le projet, nous sommes obligés d'être sur notre réserve. Il serait donc bon de vous adresser directement à Monseigneur l'évêque de Metz. Si sa Grandeur est favorable, bien des difficultés s'aplaniront. Si sa Grandeur est opposée, tous les efforts seront inutiles... En tous cas, même si Monseigneur l'évêque est pour le projet, les difficultés ne sont pas encore écartées. D'autres encore, bien plus grandes, surgiront. Mais, si l'œuvre est voulue par Dieu, la Providence aidera

19. P. Emile Claus (1866-1925) : ancien missionnaire au Zanguebar, il venait d'être nommé supérieur de Neufgrange. Notice biographique : *BG*, t. 32, p. 130.

à les surmonter toutes. Il y aura surtout de grandes tribulations pour les fondatrices et il faudra une patience héroïque et un esprit de sacrifice digne des premiers chrétiens pour surmonter tous les obstacles... »

Que l'œuvre soit voulue par Dieu, Eugénie n'en doutait pas et cette lettre fut pour elle une lueur dans l'obscurité. Malgré les hésitations de l'abbé Eich au sujet du but de l'œuvre, elle demeura ferme dans sa position. Le 4 avril 1920, elle lui écrit : *...cependant, je regarde comme but principal les missions*. L'abbé Eich n'osa pas s'adresser à l'évêque de Metz. En allant à Rome, pour les fêtes de la canonisation de Jeanne d'Arc, il en profita pour déposer dans une corbeille de fleurs, une lettre adressée au saint Père. Il y était question de *Vierges catéchistes*, mais rien n'y figurait sur l'*œuvre missionnaire*. On ne s'étonne pas que cette lettre soit restée sans réponse ! Avant son départ pour Rome, Eugénie lui avait encore précisé : « Pour Rome, faites comme Jésus vous le dit de faire. Jésus me fait comprendre que le but de l'Œuvre est les missions et l'idée me revient toujours de cette façon... » Il semblait que l'affaire se trouvait dans une impasse.

Le 3 juin 1920, une troisième lettre fut envoyée de Neufgrange, par le P. Clauss : « Une personne qui ne sait rien de votre idée, écrivait-il, s'offre à fournir une somme assez grande pour la fondation d'une maison de religieuses missionnaires en Lorraine. Je vois dans cette circonstance le doigt de la Providence... Où en sont vos démarches à l'Évêché ? »

L'abbé Eich se décida alors à suivre la voie proposée par les spiritains. Le 5 juin 1920, il écrivit à Eugénie : *Il nous faut accomplir la volonté de Dieu*. Et Eugénie répondit au P. Clauss : *Nous écrivons à Mgr Pelt*²⁰.

Mgr Alexandre Le Roy. La fondation

Après la guerre 1914-1918, les missionnaires d'origine allemande durent quitter l'Afrique orientale et le Cameroun. Mgr Alexandre Le Roy, Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, fut chargé par le Gouvernement français de fournir du personnel missionnaire pour ces régions. Il y fallait donc des *pères*, mais aussi des *sœurs*. Mgr Le Roy frappa à bien des portes de congrégations féminines, mais les réponses furent unanimes : *il n'y avait pas de personnel disponible*.

20. Mgr Jean-Baptiste Pelt (1863-1937) a succédé, comme évêque de Metz, à Mgr Benzler, démissionnaire, en 1919.

Sur ces entrefaites, le 16 septembre 1920, Mgr Le Roy, en visite à Neufgrange, le soir, à table, confia à la communauté son embarras. Le P. Karst²¹ l'interrompit : *Justement, monseigneur, le bon Dieu est en train de vous en faire, des sœurs !* Et il lui fit part de la correspondance échangée avec Eugénie Caps. Après le repas, Mgr Le Roy prit connaissance des lettres venues de Bouzonville et, après les avoir parcourues, pris d'une indicible émotion, il tomba à genoux et s'écria : *C'est providentiel !* Reprenant sa lecture il fut saisi à ce moment-là d'une telle évidence de l'origine divine de l'offre des demoiselles de Bouzonville, que de cet instant date son attachement à cette œuvre, avec une affection paternelle qui ne s'est jamais démentie.

Sans tarder, une rencontre fut fixée, qui eut lieu à la maison mère de la Congrégation du Saint-Esprit, à Paris, 30 rue Lhomond, le 20 octobre 1920. Étaient présents à cette rencontre : Mgr Le Roy, M. l'abbé Eich, Marie-Eugénie Caps et Lucie Lay²², une de ses compagnes. Après l'entrevue, Mgr Le Roy écrivit dans son rapport : « Il fut facile de s'entendre : un institut nouveau serait formé, ayant ses propres règlements. Son but : travailler en collaboration avec les Pères du Saint-Esprit, dans leurs missions et leurs œuvres. Son nom : comme celui des Pères : Sœurs missionnaires du Saint-Esprit, sous le vocable du Cœur Immaculé de Marie. On commencerait en Lorraine, pour accueillir les vocations qui risqueraient de se perdre, mais étant bien entendu que le postulat serait ouvert à toutes les bonnes volontés qui se présenteraient. » Monseigneur revenait toujours à ce point capital : l'Institut serait exclusivement missionnaire. Mlle Eugénie Caps le rassura en lui disant qu'elle n'avait jamais envisagé les choses autrement. Puis il les envoya, accompagnés du P. Onfroy²³, à Notre-Dame des Victoires, afin de mettre l'institut naissant sous la maternelle protection du Cœur Immaculé de Marie. Le soir même, Mgr Le Roy écrivit à l'abbé Eich : « A la suite des diverses manifestations de la Providence en ces derniers temps, relativement

21. P. Joseph Karst (1848-1924) : ancien missionnaire à Bagamoyo, où il eut pour confrère le P. Le Roy ; fondateur et ancien supérieur de Neufgrange. Notice biographique : *BG*, t. 31 p. 724.

22. Lucie Lay faisait partie du groupe des débuts, mais elle n'accepta pas le rapprochement avec la Congrégation du Saint-Esprit qui entraînait la mise à l'écart de l'abbé Eich. Elle quitta la fondation au bout de quelques mois.

23. P. François Onfroy (1874-1945). *Recruteur* pour l'École des petits clercs de Saint-Joseph, alors en exil à Suse (Italie), prédicateur de retraites, le P. Onfroy avait été aussi, pendant un an, maître des novices-frères à Chevilly, maison de formation de la Congrégation du Saint-Esprit, au sud de Paris. C'était un homme d'expérience. Quelques mois après ce premier contact, le P. Onfroy sera nommé (en mai 1922), par Mgr Le Roy, son *mandataire* auprès des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit, à Jouy-aux-Arches (*BG*, t. 30, p. 611).

au projet dont nous nous sommes entretenus, je croirais résister à la volonté de Dieu en ne me prêtant pas à sa réalisation, prudente sans doute, mais attentive et sincère... »

D'abord prévue pour le 8 décembre, retardée par des difficultés concernant l'habitat, la fondation aura lieu le 6 janvier 1921²⁴...



Photo : Arch. Sœurs spiritaines

A Farschwiller,
la maison où résida la première communauté
des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit.

24. Nous poursuivrons sur ce sujet, dans notre prochain numéro, jusqu'au choix, par le premier chapitre général, en 1927, de la *première* supérieure générale, Sœur Michaël Dufay, avec le retrait progressif d'Eugénie Caps de la direction de la congrégation qu'elle avait fondée.